

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Parmi les attraits les plus puissants de l'Exposition universelle dans sa partie artistique, il serait injuste de ne pas citer en première ligne les concerts du Trocadéro. Bien de plus agréable que de passer deux heures à entendre dans cette magnifique salle des Fêtes, qui mérite bien d'ailleurs d'être visitée, des œuvres musicales de premier ordre exécutées par un excellent orchestre. C'est tout à la fois un plaisir et un délassement, car on ne va généralement là qu'après avoir visité les galeries de l'exposition rétrospective, où il n'est donné à personne de pouvoir s'asseoir!

Ces fêtes musicales ont pour nous un attrait d'un autre genre et un mérite particulier : en même temps qu'elles réunissent sous les yeux de l'observateur attentif un public nombreux et cosmopolite, très-intéressant à étudier, elles nous permettent de constater tout à notre aise comment les femmes s'habillent et interprètent la mode. Celles de nos lectrices qui ont visité l'Exposition et qui sans aucun doute la connaissent aussi bien que nous apprécieront particulièrement, sous ce rapport, les observations que nous avons recueillies et que nous croyons utile de résumer.

Il n'est pas douteux, par exemple, que la femme qui vit dans un certain milieu d'élégance, porte des toilettes d'un goût supérieur, à quelque pays qu'elle appartienne. La femme qui voyage souvent tient surtout à être à son aise; elle s'habille en conséquence, sans trop s'inquiéter de la dernière mode, et sa mise correcte, n'ayant rien qui attire le regard, passe inaperçue. Mais il y a d'autres catégories de femmes qui se font précisément remarquer par leur singularité même : les unes à cause de la trop grande recherche de leurs toilettes, les autres par suite du sans-gêne tout à fait surprenant auquel elles se laissent aller. La simplicité semble si facile à réaliser, qu'on éprouve toujours quelque surprise à voir si peu de personnes la mettre en pratique!

Le costume simple, il est vrai, n'est bien souvent qu'un trompe-l'œil, sous lequel se dissimule une forte dose de fausse modestie et qui coûte fort cher. Si les étoffes font peu d'effet, elles n'en

sont pas moins de très-belle qualité et d'un prix élevé; d'autre part, la garniture a beau être plate, c'est presque toujours une raison pour qu'elle ait une valeur intrinsèque qu'on ne retrouve pas dans les volants et les plissés, d'une apparence pourtant plus élégante.

La passementerie, par exemple, répond bien à cette observation : les garnitures de ce genre ne visent point à l'effet, quand elles ne

sont point perlées, mais leur beauté accentue singulièrement l'élégance d'une toilette. On aura, cette année plus que jamais, la tentation de garnir ainsi ses costumes, à cause des jolis modèles que messieurs les passementiers ont créés dans ces derniers temps. Vraiment, les femmes qui se voueront à la simplicité avec de pareils éléments ne seront nullement à plaindre!

Il faut dire que deux partis continuent d'être en présence dans le camp de la passementerie : le genre perlé de jais fin et le genre mat. Quelques personnes préconisent le premier, d'autres ne veulent entendre parler que du dernier; notre inclination, à nous, est de ce côté. Les mêmes modèles, du reste, se reproduisent dans les deux séries : dentelles, entre-deux, motifs détachés, quilles, etc. Le genre mat est souvent mélangé de boules satinées, de mûres, de glands de chêne, qui forment pendeloques. Nous citerons notamment un modèle de feuilles de chêne avec le gland de rigueur; d'un travail merveilleux, cette passementerie mérite d'être recommandée

aux femmes qui n'ont pas à calculer strictement leurs dépenses.

Le marabout, de son côté, tient la corde sur le chemin du succès; on en a créé des types à l'infini : marabout de soie laminée, de lacet diamanté de chenille plate, tout cela ruisselant et frétilant, avec des froufrous et des reflets charmants. Ce sera certainement la plus jolie garniture à mettre sur un costume de soie, et nous pensons bien qu'on ne l'oubliera pas pour les draperies « en baldaquin » du corsage dit à panier.

Le marabout « copeau » est un modèle plein d'originalité et qui convient surtout pour les grandes confections. Son volume



P. N° 433. — CHAPEAU *Moscovite*.

Nouveau modèle de M. A. Séguin (1 rue des Colonnes).

est celui d'une fourrure épaisse, et l'on devine tout de suite qu'il doit, par conséquent, engoncér un peu.

Les couleurs à la mode sont dès maintenant arrêtées pour la saison d'hiver : grenat, caroubier, violet de scabieuse, bleu Van Dyck, fleur de pêcher, vert russe, vieil or, telle est la liste des nuances qui se disputeront la faveur de nos élégantes; ajoutons-y les tons mastic et « livrée », deux succès qui n'ont pas dit encore leur dernier mot.

Le caroubier, malgré sa teinte un peu vive, sera admis pour la toilette de ville; nous pouvons citer, à l'appui de ce pronostic, un costume très-réussi : — Jupon de cachemire caroubier (teinte moyenne), drapé devant en quatre plis réguliers, genre laveuse; le milieu s'ouvre du bas, à partir du dernier pli, pour laisser voir un haut plissé de satin qui semble appartenir au jupon. Flot de ruban à la naissance de l'ouverture. Le bas du jupon est en outre garni, de chaque côté, d'un volant de cachemire sur lequel sont posés à plat trois petits rubans de satin de même teinte, le tout plissé assez finement. Par derrière, le cachemire est relevé en bouffants sur un faux jupon de satin plissé, qui ne dépasse pas la cheville et qu'on voit à peine. Le corsage est une basquine à col et revers, s'ouvrant sur un véritable gilet de satin plissé sur toute sa hauteur. On peut ajouter que ce modèle est bien l'expression la plus exacte de la nouveauté actuelle.

À la campagne, où tous ceux qui le peuvent sont aujourd'hui retirés, on s'habille des splendeurs du commencement de la saison. Beaucoup de ces robes, en effet, n'ont été que des « déjeuners de soleil », comme on dit vulgairement. De ce nombre nous placerons toutes les polonaises et tuniques en pongée de Chine, avec leurs broderies si jolies au début et qui maintenant tombent flasques et tristes sur le jupon de faille auquel elles sont fixées. On a bien raison de les achever à la campagne, car, l'an prochain, la mode n'en voudra plus entendre parler : c'est chose parfaitement certaine.

L'habitude qu'on a contractée de servir le thé, à toute heure de la journée, au moindre visiteur qui nous arrive, — à la campagne, cela s'entend, — nous a valu l'introduction du « tablier de thé » dans le costume de maison. Ce sont généralement les jeunes filles qui l'endossent, puisque, suivant les habitudes anglaises, ce sont elles qui servent le thé. Nos lectrices doivent se souvenir que nous leur avons déjà parlé de ce tablier au moment de son apparition. Aujourd'hui, le genre veut qu'on adopte un tablier blanc à l'italienne, mais d'une ressemblance absolue, c'est-à-dire qu'on y retrouve les bandes brodées de couleurs éclatantes au milieu et dans le bas, avec les franges de rigueur. — De gracieuses jeunes filles ont imaginé de se servir pour cela de fines serviettes de toilette russes. Elles replient une des extrémités de la serviette en passant un ruban sous le rabat qu'elles nouent derrière: les broderies et les franges se trouvent ainsi à leur place, barrant le milieu et le bas du vêtement. Cela nous paraît original et plus pratique, à coup sûr, que tous les tabliers de mousseline ou de batiste encadrés de broderie, de dentelle, avec enjolivements de flots de ruban à n'en plus finir.

Mary D'AUBERVILLE.



Description des gravures dans le texte.

P. N° 433.

CHAPEAU *Moscovite*. — Ce modèle est rond et tout en velours; la passe forme, sur le côté gauche, un revers assez haut, qui s'aplatit contre la calotte et que rehausse un ornement d'or. Ruche de velours sur le bord du chapeau et draperie de velours sur toute la passe jusqu'à la calotte. Trois plumes blanches tombent en cascade sur le côté.

G. N° 933.

TOILETTES DE VISITE A LA CAMPAGNE. — 1. Costume de faille et grenadine noires. — Jupon de faille, entouré de deux volants de grenadine ruchée. — Polonaise de grenadine formant un corsage sur tout le côté gauche, depuis le milieu du dos jusqu'au milieu du devant. Ici le corsage est décolleté en carré, avec plastron de faille garni de brandebourgs en satin; une ruche de grenadine encadre l'ouverture. Le tablier se trouve détaché sur toute cette partie du costume et les draperies en sont fixées à l'angle droit du bas du plastron par un flot de satin noir. Les draperies se confondent ensuite avec les bouffants de derrière, où elles sont retenues, d'abord au bas du dos, puis sur le côté, par des flots de satin. Frange riche, en soie laminée avec glands noués, au bas de la polonaise tout autour. Les manches, en tulle noir à bandes satinées, sont transparentes et se terminent par des volants plissés avec brassard et nœud de satin. — Lingerie en linon blanc: col empesé, avec plastron carré formé de petits plis; manchettes ouvertes et plissées. — Chapeau de paille de riz blanche: nœud alsacien en faille caroubier; guirlande de climatite en boutons; autour de la calotte; nœud derrière maintenant les brides, le tout en faille caroubier. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

2. Costume de taffetas à rayures roses et blanches. — Forme princesse; le devant du corsage est orné d'un plastron de soie blanche, rayé de pattes roses, et le tout est fermé par de petits boutons de nacre rosée. Le tablier est drapé en plis réguliers, dont le premier couvre le bas du plastron; ces plis sont maintenus dans les coutures de côté, sous un rouleauté rose qui se termine à la couture du dessous de bras. Le milieu du dos dessine une petite basque d'amazone, bordée d'un plissé froufrou. L'ampleur du milieu de la robe se trouve, à cet endroit, montée au cordon de taille: elle forme plusieurs bouffants ainsi que la traîne. Une garniture de ruches de même étoffe entoure le bas de la robe. La manche est garnie d'un volant plissé, et d'un parement avec pattes boutonnées. — Chapeau de paille noire, garni d'une couronne d'aubépine rosée et de ruban de satin noir à envers rose. Prix du patron épinglé: 8 francs.

G. N° 934.

TOILETTES DE DEMI-DEUIL. — 1. Costume de cachemire de l'Inde gris souris et faille gris ardoise. — Jupon de faille, entouré d'un volant plissé de 40 centimètres de hauteur. — Polonaise de cachemire, avec relevé « lavandière » bordé de biais de faille. Cette partie vient se draper avec le milieu derrière, puis le tout bouffe et retombe en un pan flottant bordé de faille. — Mantille-écharpe en filet de soie noire, encadrée de riches franges à glands et macarons au crochet. L'écharpe est pliée sur elle-même et ses franges retombent sur les épaules ainsi que devant; les deux pans, noués à la taille, flottent ensuite librement. — Lingerie plissée. — Chapeau genre *bébé*, à passe de paille grise ondulée devant et derrière; le fond mou est en faille gris ardoise, et le sommet garni de plumes blanches qui retombent sur le côté et derrière. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

2. Costume de fantaisie laine et soie grisaille à rayures lilas. — Jupon à courte traîne, entouré de petits volants de foulard lilas plissé finement. — Polonaise ouverte en châle, encadrée d'un plissé de foulard; ce dernier descend jusque dans le bas, où il rejoint une garniture semblable qui suit le bord inférieur du vêtement. Le milieu du dos forme une largeur à traîne indépendante et entourée de plissés semblables; cette largeur bouffe au milieu et forme coquillé sur le côté gauche. — Lingerie ouverte, en mousseline crêpe lisse tuyautée. — Mantelet en crêpe de Chine et filet, formé de bandes alternées et bordé d'une riche frange à tête de filet. — Chapeau semblable à celui de la première figurine. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1540 E.

TOILETTE DE SOIRÉE ET COSTUMES D'ENFANTS. — 1. Costume de foulard bistre pour bébé de deux ans. — Forme anglaise, avec empiècement carré dans le haut. Des lisérés bleus encadrent l'empiècement et rayent le devant ainsi que le dos du vêtement. Petite broderie blanche au bord du cou et des manches. — Prix du patron épinglé: 2 francs.

2. Costume de taffetas écarlate, de forme princesse, garni d'un volant plissé et de trois rangs de dentelle écarlate (pour petite fille de trois ans). Une ceinture de ruban rose entoure la jupe et se termine sur le côté par un nœud. Une garniture semblable à celle du bas de la robe encadre le haut du corsage décolleté et constitue les manches. Nœuds d'épaule en ruban rose. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

3. Costume de faille bleu pâle glacé de blanc, avec mélanges de faille bleu marine et jaune pâle. — Robe princesse dite manteau de cour; à longue traîne ouverte devant sur un faux jupon, avec trois gilets simulés et superposés. Ces derniers sont faits de trois étoffes assortis et fermés par des boutons boulé en nacre. Le jupon, en faille jaune pâle, est entouré d'un premier volant de faille bleu pâle plissée; au-dessus de ce dernier se trouve une large garniture ainsi composée: plissé bleu marine, dentelle blanche, grosse ruche de faille jaune, puis un plissé bleu pâle et une autre dentelle. Une ruche volumineuse, en faille jaune, entoure le corsage décolleté en carré; elle est posée sur deux dentelles blanches qui la dépassent. Les bords de l'ouverture de la robe sont recouverts d'un coquillé de dentelle blanche, qui se termine à l'angle inférieur par un nœud de ruban répétant les trois couleurs de la toilette. Un large coquillé de dentelle entoure la traîne; il est entremêlé de coques de ruban bleu et jaune. Une disposition analogue de dentelle et de coques de ruban dessine une poche sur le côté. Manches duchesse en dentelle blanche, terminées par une garniture de plissés et de dentelle semblable à celle du jupon. Flots de ruban vers le coude. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

Pour éviter à nos nouvelles Abonnées d'inutiles réclamations, nous croyons devoir leur faire remarquer que, notre journal paraissant *tous les samedis*, le premier numéro de septembre 1878 leur sera expédié non pas le 1^{er} septembre, mais seulement le 7, date du premier samedi de ce mois. Il devra donc arriver en province le dimanche 8 septembre.

CORRESPONDANCE

— M^{me} F. B..., A HANOUE.

C'est une erreur de croire qu'on porte la *crinoline* à Paris; mais il est vrai que les robes sont plus bouffantes, et surtout les modèles en préparation. Corsage à « paniers », robe avec « ailes de pigeon », telle est la nouveauté. Ces différentes dispositions s'obtiennent par des draperies, des relevés, des écharpes, etc.; une coupe spéciale, beaucoup d'imagination et de goût; car il ne faut rien brusquer... Impossible d'en dire plus long, aujourd'hui notre abonnée verra bientôt des gravures qui la renseigneront exactement et nos courriers de mode d'ailleurs ont été assez explicites à ce sujet pour qu'elle puisse être au courant de la mode actuelle.

La maison de Plumet (33, rue Vivienne) prépare de nouveaux jupons et tournures en vue du costume à paniers.

— M^{me} CAROLINE B..., A DIEPPE.

Une jolie barbe de dentelle blanche ne peut pas être ridicule comme cravate; mais il ne faut pas la mettre d'une façon ordinaire. Disposez la barbe en un gracieux coquillé que vous poserez au bas de l'ouverture du corsage; joignez-y le porte-bouquet en cailloux du Rhin, avec les fleurs obligatoires.

— M^{me} CONSTANCE L..., A TARASCON.

Nous envoyons les spécimens demandés. Prière de nous adresser le prix de l'abonnement en un mandat de poste.

— M^{me} N. S..., A BILBAO.

On porte, en effet, beaucoup de ceintures en gros grain assorti à la teinte de la robe ou de sa garniture. Cette mode durera tout l'hiver, si l'on en juge par les quantités de ceintures et de boucles dont sont approvisionnées certaines maisons de nouveautés.

— M^{me} YVONNE DE G..., A F... (LOIRE).

Il nous est impossible de donner en ce moment les modèles de costumes que vous désirez. Le costume de paysanne bretonne peut convenir à une

femme un peu forte, les étoffes étant généralement de couleurs foncées. — A six mois, les bébés portent des robes courtes. — Si la robe de neigeuse est d'un bleu pâle, rien ne s'oppose à ce qu'on ajoute à sa garniture des rubans roses de deux tons, à condition qu'ils soient pâles.

CHRONIQUE MONDAINE

Les départs occasionnés par les mois de juillet et d'août donnent naissance, chaque année, à un type intéressant, celui du monsieur qui ne veut pas quitter Paris.

Le monsieur qui ne veut pas quitter Paris a une idée fixe: c'est que le seul défaut des villes, c'est d'avoir la campagne alentour. Il a horreur des champs. Les pelouses baignées de lumière lui font venir des rougeurs aux yeux. La sérénité des grands lacs le fait bâiller. Enfin, il pourrait répéter le mot d'un spirituel octogénaire, Parisien jusqu'à la moelle, mort il y a deux ans à peine, le comte D..., qui disait dédaigneusement: « La campagne, c'est un endroit où les oiseaux sont tout crus. »

Ne demandez pas à ces enragés de l'asphalte un tour, même d'une demi-journée, au delà des fortifications: c'est plus que leur aversion pour l'herbe et les arbres n'en peut supporter. « Voyez un peu votre naïveté, disent-ils avec triomphe aux émigrants annuels; tout ce que vous allez chercher loin de nous, après vous être entassés dans un wagon incommode, nous pouvons vous l'offrir, et avec quels raffinements! L'ombre, la trouvez-vous sur les grandes routes départementales, où vous soulevez la poussière à chaque pas? Ici elle vient de partout, des arbres de nos boulevards, de nos squares et du Bois; au besoin même elle descend des maisons pour protéger tout un trottoir. Avez-vous soif? Au lieu de vous dessécher le palais sur les chemins de grande ou de petite communication, vous pouvez entrer dans le premier lieu de rafraîchissement venu et vous désaltérer à votre guise. Qu'est-ce qui vous manque? Les bains froids sont ouverts dans le jour; le soir, les allées couvertes du Bois distillent tout autant de fraîcheur que les parcs les plus ombreux des particuliers. Et comment, d'ailleurs, pour toutes ces commodités de la vie, la campagne lutterait-elle avec Paris? Il n'y a guère qu'une cinquantaine d'années qu'on s'occupe de la rendre habitable. Or, voilà plus de mille ans que des générations d'hommes intelligents ont travaillé à faire de Paris le coin le plus parfait de la civilisation en ce qu'elle a de plus délicat, de plus recherché, de plus confortable. Conclusion: la campagne est un préjugé. Elle est bonne tout au plus à nous fournir de petits pois, à condition qu'on ne fasse pas la sottise d'aller les planter sur place. »

Il serait curieux de rechercher le sentiment qu'a inspiré la campagne à bon nombre d'hommes distingués, soit par leur culture d'esprit, soit pour leurs habitudes de vie sociale.

Roqueplan soutenait gravement que la campagne a été inventée autrefois par les conducteurs de diligences. « Personne n'y aurait songé sans eux, disait-il, car, en y réfléchissant, la vie qu'on y mène est antinaturelle. L'homme des champs marche plus courbé que l'homme des villes. Pourquoi? Est-ce à cause de la nature de ses travaux qui le penchent vers le sol? Nullement, car l'homme de loisir n'est pas moins voûté que le paysan. Cela tient à ce qu'il est obligé de fixer perpétuellement les yeux par terre pour éviter les pierres ou les crevasses des sentiers raboteux ou des fondrières. Le soir, il n'y voit pas, quand il n'y a pas de lune. Le bel avantage de posséder un parc, si l'on n'en peut pas jouir la nuit! Quant aux parcs mêmes, ils seraient supportables s'ils étaient éclairés au gaz. Le gaz, se jouant dans les feuilles, leur donnerait une tamisation argentée du plus agréable effet. Mais, hors du gaz, point de salut pour les parcs. Autant se promener dans un encrier. »

Auber, sur la fin de sa vie, quand on lui reprochait de ne pas connaître la campagne, disait, non sans une pointe de vivacité:

« Allons donc ! Il y a de cela une cinquantaine d'années, j'ai été invité à dîner à Saint-Germain. » Le même Auber n'approuvait pas les plantations d'arbres sur les nouveaux boulevards. « A quoi bon tous ces balais ? disait-il avec humeur. Cela empêche de voir les maisons. »

Eh bien, en dépit de tous ces joyeux paradoxes, la campagne a fait son trou. Elle s'impose. Il est vrai que, comme tous les souverains, elle n'est arrivée qu'à force de concessions. C'est en se calquant sur Paris, à preuve les villes d'eaux et les bains de mer, qu'elle trouve grâce chaque année aux yeux de plusieurs milliers de Parisiens.

La mode n'édicte aucun arrêt sérieux pour l'instant, ni à Paris, ni aux eaux. Elle se recueille, et l'on dit qu'elle prépare, à ses fidèles, de belles surprises pour l'hiver qui arrive tout doucement. Cependant, elle vient de semer, par le monde, deux petites nouveautés qui ont fait leur chemin.

L'une est le bracelet « talisman », dont il y a des modèles variés et très-beaux. Son originalité consiste en ce qu'il n'y a aucune espèce de fermoir : c'est un cercle complet ; on y passe la main et il vient serrer le poignet très-étroitement.

La seconde fantaisie est l'apparition du myrte et des roses dans la toilette nuptiale. Les fleurs d'oranger ne sont pas pour cela délaissées ; mais on leur adjoint le myrte et les roses, emblèmes de l'amour dans l'antiquité, auxquels le symbole de la virginité peut fort bien s'allier.

Au passage d'étrangers que nous vaut l'Exposition on apprend mille choses curieuses et inattendues. C'est ainsi que nous a été contée, l'autre soir, l'origine du coup du *singleton* au whist. C'est lord Lyndhurst, qui mourut pair d'Angleterre, après avoir été trois fois en possession du poste suprême de lord chancelier, qui en est l'auteur.

Né à Boston, il était tout simplement fils d'un assez médiocre peintre de portraits nommé Singleton, lorsqu'il fut remarqué par notre célèbre voyageur Volney, qui conseilla de l'envoyer à Londres. Là, un parent lui fit étudier le droit. Une fois avocat, il s'acquitt bientôt une clientèle, et, après avoir été mis en évidence par plusieurs procès politiques, il arriva au Parlement sous le patronage de lord Wellington. Solicitor général, devenu *sir* John Singleton-Copley, il requit en cette qualité dans le scandaleux procès intenté par celui qui allait être Georget IV contre la princesse Caroline.

C'est à cette date que se place l'anecdote qui nous ramène au whist.

Sir John se trouvait en vacances chez lord Liverpool, et le procès de la princesse de Galles devait s'ouvrir au retour, à Londres. Un soir, chez le lord, se rencontrèrent le peintre Lawrence et l'acteur Kean, tous deux grands partisans de la princesse. On causa du scandale sur le tapis, et comme sir John Singleton allait entamer une partie de whist avec Lawrence, celui-ci proposa comme enjeu la victoire de la princesse de Galles.

Sir John se récria d'abord ; puis, cédant aux instances du peintre, à celles de Kean, il accepta.

La partie, d'abord bien engagée pour lui, vit bientôt la chance tourner et le gain définitif devenir probable pour le peintre, qui avait confié aux cartes les éventualités superstitieuses et sentimentales que l'on sait. Singleton qui avait d'abord traité l'affaire en plaisanterie, sentit la passion l'animer : il craignit de perdre, comme si cette partie était un réel pronostic des événements si graves qui allaient s'engager à la face de l'Europe.

Un moment décisif arriva. N'ayant dans une couleur qu'une seule carte, il la joua comme *invite* par une tactique qui devait d'autant mieux réussir qu'on pouvait s'attendre à quelque hardiesse désespérée et que la défense était préparée dans cette voie ! Déconcerté par ce coup imprévu, Lawrence perdit, et les applaudissements de ceux des hôtes de lord Liverpool qui tenaient déjà prudemment pour celui qui devait être bientôt Georges IV signalèrent le succès de cette ruse. Fort admirée devant son succès,

elle créa sur-le-champ, comme une tactique de toute habileté dans sa modestie même, ce jeu de ganache appelé désormais : le coup de *singleton*.

BACHAUMONT.

L'EXPOSITION A VOL D'OISEAU

VI

Ces jours derniers, nous avons suivi quelques dames dans la partie de l'Exposition qui pour elles vaut l'Exposition tout entière : on comprend tout de suite qu'il s'agit de la galerie du vêtement.

Dans ce paradis féminin, où plus d'une visiteuse est exposée au péché d'envie, bien des merveilles exposées frappent l'œil, l'attirent violemment, le provoquent. En fait de toilettes, nous ne sommes pas trop partisan de celles qui font tourner la tête aux passants, et c'est pourquoi nous faisons nos réserves sur bien des détails qui nous choquent dans ce luxueux assemblage de belles choses.

Il y a là des toilettes qui valent jusqu'à dix mille francs. C'est, au fond, une véritable exposition de billets de banque ! Aussi nous sommes-nous tout à fait réconcilié avec ce qu'on appelle parfois les « chiffons », en voyant de quelle importance ces « chiffons » sont pour la richesse nationale, et à quel mouvement énorme d'affaires ils donnent lieu.

Sans avoir l'intention de critiquer, nous aurions préféré, ce nous semble, que les exposants de cette catégorie eussent réfléchi davantage au but pratique de l'Exposition, et qu'un certain nombre d'entre eux n'eussent pas cherché à nous montrer de ces splendeurs que certes peu de maris laisseraient porter à leurs femmes. Nous avons vu des toilettes princières, des toilettes royales ! L'armée féminine n'est pourtant pas, que nous sachions, composée exclusivement de princesses et de reines.

Il est évident qu'il y a dans les vitrines de ces robes qu'on fait, mais qu'on ne vend pas, qu'on admire sous verre, mais qu'on n'oserait pas porter sur soi. Parmi les expositions qui sont exemptes de ce défaut, et qui donnent vraiment une idée exacte de cette branche de l'industrie française, il en est peu qui atteignent le but utilitaire et pratique vers lequel nous aurions voulu que tous nos exposants fissent tendre leurs efforts. Certes, il est facile de mettre sur soi des trésors ; mais encore faut-il ne point oublier les règles du bon goût et du bon ton.

Le bon goût français ! C'est cette qualité nationale qui a de tout temps assuré la supériorité de nos fabricants comme celle de nos écrivains. Chaque peuple révèle son caractère dans son industrie comme dans sa littérature ; ne faisons donc point fi des qualités dominantes de notre race.

Aussi faut-il rendre à cette branche de l'industrie qui se nomme, en langue commerciale, la « confection pour dames » cette justice, qu'elle a toujours, grâce aux efforts dont nous venons de constater les résultats, brillé du plus vif éclat, et qu'en fait elle ne s'est jamais mesurée à la concurrence étrangère que pour en triompher.

Notez que, considérée comme grande industrie, elle est loin d'être ancienne. Elle ne remonte guère, en effet, à plus de trente années. Autrefois, la mode française était limitée à la consommation parisienne. Il y avait quelques couturières en renom, chez qui les grandes dames françaises et étrangères se fournissaient, mais il fallait faire le voyage de Paris pour l'achat de quelques robes : c'était excentrique.

Aujourd'hui nos modes vont dans tous les coins du monde, et comment ? Sans doute grâce aux chemins de fer, qui mettent Pétersbourg à quatre jours de Paris, et aux paquebots, qui portent en quinze jours nos produits à New-York. Grâce aussi, sans doute, aux expositions lointaines auxquelles nos fabricants ont toujours pris soin de participer, où ils ont tenu ferme le drapeau du goût

français, et dont ils ont toujours rapporté les premières récompenses.

D'autre part, l'heureuse idée d'avoir toujours prêts d'immenses approvisionnements, incessamment renouvelés avant d'être épuisés, a porté de merveilleux fruits. Non-seulement aujourd'hui les grandes maisons de Paris vendent aux marchands étrangers de considérables assortiments de confections et de robes, mais encore ce sont elles qui fournissent à l'Angleterre, à l'Amérique, à la Russie, à tous les peuples du monde, tous les modèles reproducteurs. Depuis que cette impulsion a été donnée, toutes les modes de l'univers se font à Paris.

Dur métier, et plus difficile encore que celui de directeur de théâtre. Un directeur de théâtre, s'il met la main sur une bonne pièce, peut la jouer une année tout entière sans lasser le public. Les grands faiseurs de modes, eux, ne sont pas assurés d'une saison; il leur faut tous les jours trouver quelque chose de nouveau, se creuser la cervelle, imaginer quelque dessin inédit, tant vous êtes, ô femmes, capricieuses et mobiles!

Mais le résultat? Le voici: c'est par centaines de millions que se chiffrent les affaires qui se rattachent à cette industrie. Les robes et manteaux, *dresses* et *mantles*, comme on lit sur les enseignes anglaises, occupent, rien qu'à Paris, 25 à 30 000 ouvrières. Ce n'est point là une médiocre source de revenu pour un pays, ni une mince source d'aisance pour toute une classe de travailleurs. Et cela sans compter les industries qui gravitent autour de celle-ci et en reçoivent l'impulsion: la soierie, la draperie, la fourrure, la passementerie, la dentelle, la rubanerie, les plumes, les fleurs, etc., toutes les industries qu'une seule industrie met en mouvement. Certes, l'homme qui le premier a trouvé les moyens de rendre toutes les coquettes de l'univers vassales du bon goût français a eu là une idée féconde pour la prospérité nationale. Il est avéré que, sur ce terrain, nous sommes invincibles, que les premiers de l'étranger seraient les derniers chez nous. Parbleu! vive l'esprit français qu'on retrouve dans toutes nos productions, — et vive aussi la féminine coquetterie qui, de tous les coins du globe, amène les millions par centaines sur notre bonne terre de France!

André TREILLE.

VICTOR HUGO CHEZ LUI

Quelle reconnaissance ne devons-nous pas aux grands poètes, aux grands savants, aux grands artistes, à tous les illustres enfin, dont la célébrité, franchissant nos frontières, affirme devant le monde entier la puissance du génie français! C'est avec la gloire de ces rares esprits que se fait la gloire artistique de notre chère patrie.

Aussi, tant que nous avons le bonheur de posséder parmi nous ces hommes, ces maîtres de la pensée et de l'art, ne saurions-nous trop les honorer. « Si Corneille avait vécu sous mon règne, je l'eusse fait prince », disait Napoléon I^{er}, qui parlait comme un moderne; mais Corneille a vécu sous Louis XIV, et il a été forcé, dans un jour de misère, d'attendre sous la pluie qu'un savetier eût réparé sa chaussure. Le soulier troué de l'auteur du *Cid*, comme l'a dit excellemment Théophile Gautier, c'est une des plus grosses taches du roi-soleil. Quant à Napoléon I^{er}, si sa politique le lui eût commandé, il eût exilé Corneille comme Napoléon III plus tard exila Victor Hugo.

De nos jours, le génie n'est point exposé à la pauvreté. Mais ce n'est pas assez que le bien-être soit assuré à ceux qui rehaussent par leur mérite le renom national; il faut que ceux qui seront respectés et admirés dans la suite des âges jouissent de leur vivant de la gloire qu'ils ont méritée. Rien n'est à négliger de ce qui peut leur procurer la satisfaction d'être justement appréciés.

Quant à nous, lorsqu'un de nos contemporains rend à un des génies dont nous parlons un hommage public et retentissant, nous lui en sommes aussi reconnaissants que s'il avait payé pour nous une dette d'honneur.

Ces réflexions nous sont venues en lisant un livre très-remarquable qui a pour titre: *Victor Hugo chez lui* (1), et pour auteur M. Gustave Rivet.

M. Gustave Rivet est un jeune poète de cœur et de talent. Il a des impressions vives, un style clair et franc, toutes les qualités honnêtes et loyales de l'écrivain. Admis dans l'intimité du maître, il a eu l'heureuse pensée d'écrire au jour le jour les mots prononcés, les anecdotes contées, les souvenirs rappelés par l'auteur de la *Légende des siècles*. Il a pensé que rien ne devait être perdu de ce qui tombait de cette bouche d'or. Et il a eu raison; car ces notes quotidiennes forment bien l'un des livres les plus curieux et les plus intéressants qui aient paru depuis longtemps. Il nous fait voir Victor Hugo, non tel qu'il apparaît dans son œuvre, non tel qu'on l'a souvent représenté, solennel et trop majestueux, mais tel qu'il est: accessible, bon, et, ce qui dit tout, grand-papa.

Avant qu'il se présentât chez le poète, on lui avait dit:

« Victor Hugo reçoit chez lui sur un trône. »

Le trône est un canapé où le visiteur prend place près d'un homme du monde, qui trouve un mot aimable pour chacun de ses invités, qui cause sans apprêt tout en égrenant, dans sa conversation, des trouvailles de génie, qui est l'homme affable et souriant par excellence.

C'est au numéro 21 de la rue de Clichy, près de la maison où, dans son enfance, il avait demeuré avec sa mère, que le poète habite maintenant avec ses petits-enfants. M. Gustave Rivet nous initie à la vie intime de Victor Hugo; il nous fait pénétrer avec lui dans le salon tendu de tapisseries à raies jaunes enguirlandées de fleurs, décoré d'appliques de Venise, de bronzes japonais, de meubles rares.

Mais ce qui vaut mieux encore que l'indication du décor, c'est le reflet fidèle des causeries de chaque jour. On voudrait citer tout le livre, qui complète l'ouvrage bien connu: *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. M. Gustave Rivet est le glaneur venu après la moisson faite; mais le faucheur qui l'avait précédé, ayant un champ trop vaste à moissonner, avait laissé bien des gerbes sur pied. Aussi trouvons-nous dans le nouveau volume des anecdotes absolument inédites sur l'enfance de Victor Hugo, sur son histoire littéraire, sur la genèse de ses œuvres, et sur sa verte vieillesse embellie par les caresses de ses petits-enfants.

De toutes ces anecdotes nous n'en donnerons qu'une qui fait connaître toute la bonté du poète:

A Paris, Victor Hugo avait institué chez lui, pour les hommes de lettres, le *Radeau de la Méduse*.

Il appelait ainsi une chambre située au cinquième étage et qui dépendait de son appartement. C'était une cellule sans luxe, mais confortable et indépendante, où il donnait asile aux hommes de lettres malheureux.

Cette hospitalité durait deux mois, trois mois, six mois, le temps de faire un livre.

L'artiste, pendant son travail, n'avait à se préoccuper de rien. Il logeait dans sa mansarde et partageait la table de Victor Hugo.

Parmi les naufragés du radeau, nous citerons Gérard de Nerval, Edouard Ourliac, Balzac même, et, dans une époque plus récente, le malheureux et charmant poète Albert Glatigny.

G. B.-F.

(1) *Victor Hugo chez lui*, par M. Gustave Rivet, édition illustrée d'une eau-forte, par M. Frédéric Regamey, 1 vol. Paris, Maurice Dreyfous, éditeur.

PLANCHE G. N° 934. — DESCRIPTION, PAGE 410.



TOILETTES DE DEMI-DEUIL (DESSIN DE M. H. JANET).

Nouveaux modèles de la Seabieuse (rue de la Paix, 10). — Prix des patrons épinglés : 1^{re} fig., 5 francs; 2^{me} fig., 8 francs.



1560

Jules David

L'ancien imp. de la Courbe, No. 79.

Ad. Goubaud & Fils Ed. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Seize Rue du Quatre-Septembre, N. 3.

Coiffure de Madame Bréant-Castel, Rue du Quatre-Septembre, 13.

Costumes d'Enfant de M^{me} Day-Fallette, Boul. de la Madeleine, 15.

L'ancien et Stationnaire à Lyon



TOILETTE

FLANCHE G. N° 933. — DESCRIPTION, PAGE 410.



TOILETTE DE VISITE A LA CAMPAGNE. — (DESSIN DE M. TOFANI)

Modèle de M^{me} Morison (rue d'Autin, 14) — Prix des patrons épinglés : 8 francs.

LES JUMEAUX DE L'HOTEL CORNEILLE

(NOUVELLE.)

I

Lorsque j'étais candidat à l'École normale (c'était au mois d'octobre de l'an de grâce 1848), je me liai d'amitié avec deux de mes concurrents, les frères Debay. Ils étaient Bretons, nés à Auray, et élevés au collège de Vannes. Quoiqu'ils fussent du même âge, à quelques minutes près, ils ne se ressemblaient en rien, et je n'ai jamais vu deux jumeaux si mal assortis. Matthieu Debay était un petit homme de vingt-trois ans, passablement laid et raboutri. Il avait les bras trop longs, les épaules trop hautes et les jambes trop courtes : vous auriez dit un bossu qui a égaré sa bosse. Son frère Léonce était un type de beauté aristocratique ; grand, bien pris, la taille fine, le profil grec, l'œil fier, la moustache superbe. Ses cheveux, presque bleus, frissonnaient sur sa tête comme la crinière d'un lion. Le pauvre Matthieu n'était pas roux, mais il l'avait échappé belle : sa barbe et ses cheveux offraient un échantillon de toutes les couleurs. Ce qui plaisait en lui, c'était une paire de petits yeux gris, pleins de finesse, de naïveté, de douceur, et de tout ce qu'il y a de meilleur au monde. La beauté, bannie de toute sa personne, s'était réfugiée dans ce coin-là. Lorsque les deux frères venaient aux examens, Léonce faisait siffler une petite canne à pomme d'argent qui excitait bien des jalousies ; Matthieu traînait philosophiquement sous son bras un gros parapluie rouge qui lui concilia la bienveillance des examinateurs. Cependant il fut refusé comme son frère : le collège de Vannes ne leur avait point appris assez de grec. On regretta Matthieu à l'école : il avait la vocation, le désir de s'instruire, la rage d'enseigner ; il était né professeur. Quant à Léonce, nous pensions unanimement que ce serait grand dommage si un garçon si bien bâti se renfermait comme nous dans le cloître universitaire. Sa prise de robe nous aurait contristés comme une prise d'habit.

Les deux frères n'étaient pas sans ressources. Nous trouvions même qu'ils étaient riches, lorsque nous comparions leur fortune à la nôtre : ils avaient l'oncle Yvon. L'oncle Yvon, ancien capitaine au cabotage, puis armateur pour la pêche aux sardines, possédait plusieurs bateaux, beaucoup de filets, quelques biens au soleil et une jolie maison sur le port d'Auray, devant le *Pavillon d'en bas*. Comme il n'avait jamais trouvé le temps de se marier, il était resté garçon. C'était un homme de grand cœur, excellent pour le pauvre monde et surtout pour sa famille, qui en avait bon besoin. Les gens d'Auray le tenaient en haute estime ; il était du conseil municipal, et les petits garçons lui disaient en ôtant leur casquette :

— Bonjour, capitaine Yvon !

Ce digne homme avait recueilli dans sa maison M. et M^{me} Debay, et il économisait deux cents francs par mois pour les enfants.

Grâce à cette munificence, Léonce et Matthieu purent se loger à l'hôtel Cornaille, qui est l'hôtel des Princes du quartier Latin. Leur chambre coûtait cinquante francs par mois ; c'était une belle chambre. On y voyait deux lits d'acajou avec des rideaux rouges, et deux fauteuils, et plusieurs chaises, et une armoire vitrée pour serrer les livres, et même (Dieu me pardonne !) un tapis. Ces messieurs mangeaient à l'hôtel ; la pension n'y était pas mauvaise à soixante-quinze francs par mois. Le vivre et le couvert absorbaient les deux cents francs de l'oncle Yvon ; Matthieu pourvut aux autres dépenses. Son âge ne lui permettait pas de se présenter une seconde fois à l'École normale. Il dit à son frère :

— Je vais me préparer aux examens de la licence ès lettres. Une fois licencié, j'écrirai mes thèses pour le doctorat, et le docteur Debay obtiendra un jour ou l'autre une suppléance dans

quelque faculté. Toi, tu feras ta médecine ou ton droit, tu es libre.

— Et de l'argent ? demanda Léonce.

— Je battraï monnaie. Je me suis présenté à Sainte-Barbe, et j'ai demandé des leçons. On m'a accepté pour répétiteur des élèves de troisième et de seconde : deux heures de travail tous les matins, et deux cents francs tous les mois. Il faudra me lever à cinq heures ; mais nous serons riches.

— Et puis, ajouta Léonce, tu appartiens à la famille des matineux, et c'est un plaisir pour toi que de réveiller le soleil.

Léonce choisit le droit. Il parlait comme un oracle, et personne ne doutait qu'il ne fit un excellent avocat. Il suivait les cours, prenait des notes et les rédigeait avec soin ; après quoi il faisait sa toilette, courait Paris, se montrait aux quatre points cardinaux, et passait la soirée au théâtre. Matthieu, vêtu d'un paletot noisette que je vois encore, écoutait tous les professeurs de la Sorbonne, et travaillait le soir à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Tout le quartier Latin connaissait Léonce ; personne au monde ne soupçonnait l'existence de Matthieu.

J'allais les voir à presque toutes mes sorties, c'est-à-dire le jeudi et le dimanche. Ils me prêtaient des livres. Matthieu avait un culte pour M^{me} Sand ; Léonce était fanatique de Balzac. Le jeune professeur se délassait dans la compagnie de François le Champi ; du bonhomme Patience ou des Bessons de la Bessonière. Son âme simple et sérieuse cheminaient en rêvant dans le sillon rougeâtre des charrues, dans les sentiers bordés de bruyères ou sous les grands châtaigniers qui ombragent la mare au Diable. L'esprit remuant de Léonce suivait des chemins tout différents. Curieux de sonder les mystères de la vie parisienne, avide de plaisir, de lumière et de bruit, il aspirait dans les romans de Balzac un air enivrant comme le parfum des serres chaudes. Il suivait d'un œil ébloui les fortunes étranges des Rubempré, des Rastignac, des Henry de Marsay. Il entraînait dans leurs habits, se glissait dans leur monde, assistait à leurs duels, à leurs amours, à leurs entreprises, à leurs victoires ; il triomphait avec eux. Puis venait se regarder dans la glace.

— Etaient-ils mieux que moi ? Est-ce que je ne les vaudrais pas ? Qu'est-ce qui m'empêcherait de réussir comme eux ! J'ai leur beauté, leur esprit, une instruction qu'ils n'ont jamais eue, et, ce qui vaut mieux encore, le sentiment du devoir. J'ai appris dès le collège la distinction du bien et du mal. Je serai un de Marsay moins les vices, un Rubempré sans Vautrin, un Rastignac scrupuleux : quel avenir ! toutes les jouissances du plaisir et tout l'orgueil de la vertu !

Quand les deux frères, l'œil fermé à demi, interrompaient leur lecture pour écouter quelques voix intérieures, Léonce entendait le tintement des millions de Nucingen ou de Gobseck, et Matthieu le bruit frétilant de ces clochettes rustiques qui annoncent le retour des troupeaux.

Nous sortions quelquefois ensemble. Léonce nous promenait sur le boulevard des Italiens et dans les beaux quartiers de Paris. Il choisissait des hôtels, il achetait des chevaux, il enrôlait des laquais. Lorsqu'il voyait une tête désagréable dans un joli coupé, il nous prenait à partie :

— Tout marche de travers, disait-il, et l'univers est un sot pays. Est-ce que cette voiture ne nous irait pas cent fois mieux ?

Il disait *nous* par politesse. Sa passion pour les chevaux était si violente, que Matthieu lui prit un abonnement de vingt cachets au manège. Matthieu, lorsque nous lui laissions le soin de nous conduire, s'acheminait vers les bois de Meudon et de Clamart. Il prétendait que la campagne est plus belle que la ville, même en hiver, et les corbeaux sur la neige flattaient plus agréablement sa vue que les bourgeois dans la crotte. Léonce nous suivait en murmurant et en traînant le pied. Au plus profond des bois, il rêvait des associations mystérieuses comme celle des Treize, et il nous proposait de nous liquer ensemble pour la conquête de Paris.

De mon côté, je fis faire à mes amis quelques promenades curieuses. Il s'est fondé à l'École normale un petit-bureau de bienfaisance. Une cotisation de quelques sous par semaine, le produit d'une loterie annuelle et les vieux habits de l'École composent un modeste fonds où l'on prend tous les jours sans jamais l'épuiser. On distribue dans le quartier quelques cartons imprimés qui représentent du bois, du pain ou du bouillon, quelques vêtements, un peu de linge et beaucoup de bonnes paroles. La grande utilité de cette petite institution est de rappeler aux jeunes gens que la misère existe. Matthieu m'accompagnait plus souvent que Léonce dans les escaliers tortueux du XII^e arrondissement. Léonce disait :

— La misère est un problème dont je veux trouver la solution. Je prendrai mon courage à deux mains, je surmonterai tous mes dégoûts, je pénétrerai jusqu'au fond de ces maisons maudites, où le soleil et le pain n'entrent pas tous les jours ; je toucherai du doigt cet ulcère qui ronge notre société, et qui l'a mise, tout récemment encore, à deux doigts du tombeau ; je saurai dans quelle proportion le vice et la fatalité travaillent à la dégradation de notre espèce.

Il disait d'excellentes choses, mais c'était Matthieu qui venait avec moi.

Matthieu me suivit un jour, rue Traversine, chez un pauvre diable, dont le nom ne me revient pas. Je me rappelle seulement qu'on l'avait surnommé *le Petit-Gris*, parce qu'il était petit et que ses cheveux étaient gris. Il avait une femme et point d'enfants, et il rempaillait des chaises. Nous lui fîmes notre première visite au mois de juillet 1849. Matthieu se sentit glacé jusqu'au fond des os en entrant dans la rue Traversine.

C'est une rue dont je ne veux pas dire de mal, car elle sera démolie avant six mois. Mais, en attendant, elle ressemble un peu trop aux rues de Constantinople. Elle est située dans un quartier de Paris que les Parisiens ne connaissent guère ; elle touche à la rue de Versailles, à la rue du Paon, à la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève ; elle est parallèle à la rue Saint-Victor. Peut-être est-elle pavée ou macadamisée, mais je ne répons de rien : le sol est couvert de paille hachée, de débris de toute espèce, et de marmots bien vivants qui se roulent dans la boue. A droite et à gauche s'élèvent deux rangs de maisons hautes, nues, sales, percées de petites fenêtres sans rideaux. Des haillons assez pittoresques émaillent chaque façade, en attendant que le vent prenne la peine de les sécher. La rue de Rivoli est beaucoup mieux, mais le *Petit-Gris* n'avait pas trouvé à louer rue de Rivoli. Il nous raconta sa misère : il gagnait un franc par jour. Sa femme tressait des paillasons et gagnait de cinquante à soixante centimes. Leur logement était une chambre au cinquième ; leur parquet, une couche de terre battue ; leur fenêtre, une collection de papiers huilés. Je tirai de ma poche quelques bons de pain et de bouillon. Le *Petit-Gris* les reçut avec un sourire légèrement ironique.

— Monsieur, me dit-il, vous me pardonnerez si je me mêle de ce qui ne me regarde point, mais j'ai dans l'idée que ce n'est pas avec ces petits cartons-là qu'on guérira la misère. Autant mettre de la charpie sur une jambe de bois. Vous avez pris la peine de monter mes cinq étages avec monsieur votre ami, pour m'apporter six livres de pain et deux litres de bouillon. Nous en voilà pour deux jours. Mais reviendrez-vous après-demain ? C'est impossible : vous avez autre chose à faire. Dans deux jours je serai donc au même cran que si vous n'étiez pas venu. J'aurai même plus grand-faim, car l'estomac est féroce au lendemain d'un bon diner. Si j'étais riche comme vous autres, — ici Matthieu m'enfonça son coude dans le flanc, — je m'arrangerais de façon à tirer les gens d'affaire pour le reste de leurs jours.

— Et comment ? Si la recette est bonne, nous en profiterons.

— Il y a deux manières ; on leur achète un fonds de commerce, ou on leur procure une place du gouvernement.

— Tais-toi donc, lui dit sa femme, je t'ai toujours dit que tu te ferais du tort avec ton ambition.

— Où est le mal, si je suis capable ? J'avoue que j'ai toujours eu l'idée de demander une place. On m'offrirait dix francs pour m'établir marchand des quatre saisons ou pour acheter un fonds d'allumettes, je ne refuserais certainement pas, mais je regretterais toujours un peu la place que j'ai en vue.

— Et quelle place, s'il vous plaît ? demanda Matthieu.

— Balayeur de la ville de Paris. On gagne ses vingt sous par jour, et l'on est libre à dix heures du matin, au plus tard. Si vous pouvez m'obtenir cela, mes bons messieurs, je doublerais mon gain, j'aurais de quoi vivre, vous seriez dispensés de monter ici avec des petits cartons dans vos poches, et c'est moi qui irais vous remercier chez vous.

Nous ne connaissions personne à la préfecture, mais Léonce avait rencontré le fils d'un commissaire de police : il usa de son influence pour obtenir la nomination du *Petit-Gris*. Lorsque nous vinmes le féliciter, le premier meuble qui frappa nos yeux fut un balai gigantesque dont le manche était enrichi d'un cercle de fer. Le titulaire de ce balai nous remercia chaudement.

— Grâce à vous, nous dit-il, je suis au-dessus du besoin ; mes chefs m'apprécient déjà, et je ne désespère pas de faire enrôler ma femme dans ma brigade ; ce serait la richesse. Mais il y a sur notre palier deux dames qui auraient bon besoin de votre assistance ; malheureusement elles n'ont pas les mains faites pour balayer.

— Allons les voir, dit Matthieu.

— Laissez-moi d'abord vous parler. Ce n'est pas des personnes comme ma femme et moi : elles ont eu des malheurs. La dame est veuve. Son mari était bijoutier en gros, rue d'Orléans, au Marais. Il est parti l'année derrière pour la Californie avec une machine qu'il a inventée, une machine à trouver l'or ; mais le bateau a fait naufrage en chemin, avec l'homme, la machine et le reste. Ces dames ont lu dans les journaux qu'on n'avait pas sauvé une allumette. Alors, elles ont vendu le peu qui leur restait, et elles ont été demeurer rue d'Enfer ; et puis la dame a fait une maladie qui leur a mangé tout. Elles sont donc venues ici. Elles brodent du matin au soir jusqu'à la mort de leurs yeux, mais elles ne gagnent pas lourd. Ma femme les aide à faire leur ménage quand elle a le temps : on n'est pas riche, mais on fait l'aumône d'un coup de main à ceux qui ont trop de peine. Je vous dis ça pour vous faire comprendre que ces dames ne demandent rien à personne et qu'il faudra y mettre des formes pour leur faire accepter quelque chose. D'ailleurs la demoiselle est jolie comme un cœur, et cela rend sauvage, comme vous comprenez.

Matthieu devint tout rouge à l'idée qu'il aurait pu être indiscret.

— Nous chercherons un moyen, dit-il. Comment s'appelle cette dame ?

— M^{me} Bourgade.

— Merci.

Deux jours après, Matthieu, qui n'avait jamais voulu de leçons particulières, entreprit de préparer un jeune homme au baccalauréat. Il s'y donna de si bon cœur, que son élève, qui avait été refusé quatre ou cinq fois, fut reçu le 18 août, au commencement des vacances. C'est alors seulement que les deux frères se mirent en route pour la Bretagne. Avant de partir, Matthieu me remit cinquante francs.

— Je serai absent cinq semaines, me dit-il ; il faut que je revienne en octobre pour la rentrée des classes et pour les examens de la licence. Tu iras à la poste tous les lundis et tu prendras un mandat de dix francs, au nom de M^{me} Bourgade : tu connais l'adresse. Elle croit que c'est un débiteur de son mari qui s'acquitte en détail. Ne te montre pas dans la maison : il ne faut point éveiller les soupçons de ces dames. Si l'une d'elles tombait malade, le *Petit-Gris* viendrait t'avertir, et tu m'écrirais.

Je vous l'avais bien dit qu'on ne lisait que de bons sentiments dans les petits yeux gris de Matthieu. Pourquoi n'ai-je pas conservé

la lettre qu'il m'écrivit pendant les vacances? Elle vous ferait plaisir. Il me dépeignait avec un enthousiasme naïf la campagne dorée par les ajoncs, les pierres druidiques de Carnac, les dunes de Quiberon, la pêche aux sardines dans le golfe, et la flottille de voiles rouges qui récolte les huîtres dans la rivière d'Auray. Tout cela lui semblait nouveau, après une année d'absence. Son frère s'ennuyait un peu en songeant à Paris. Pour lui, il n'avait trouvé que des plaisirs. Ses parents se portaient si bien! L'oncle Yvon était si gros et si gras! La maison était si belle, les lits si moelleux, la table si plantureuse! — J'ai peut-être oublié de vous dire que Matthieu mangeait pour deux. — « Sais-tu la seule chose qui m'ait attristé? m'écrivait-il en *post-scriptum*. Je te l'avouerai, quand tu devrais te moquer de moi. Il y a dans la maison deux grandes paresseuses de chambres, bien parquetées, bien aérées, bien meublées, et qui ne servent à personne. Je suis sûr que mon oncle les louerait pour rien à une honnête famille qui voudrait les prendre. Et l'on paye cent francs par an pour habiter la rue Traversine. »

Matthieu revint au mois d'octobre, et enleva, haut la main, son diplôme de licencié ès lettres. Les notes des examinateurs lui furent si favorables qu'on lui offrit la chaire de quatrième au lycée de Chaumont; mais il ne put se décider à quitter son frère et Paris. Il me donnait de temps en temps des nouvelles de la rue Traversine: M^{me} Bourgade était souffrante. Vous ne vous rendez bien compte de l'intérêt qu'il portait à ses protégées invisibles que si je vous initie au grand secret de sa jeunesse: il n'avait encore aimé personne. Comme ses camarades ne lui avaient pas ménagé les plaisanteries sur la laideur, il était modeste au point de se regarder comme un monstre. Si l'on avait essayé de lui dire qu'une femme pouvait l'aimer tel qu'il était, il aurait cru qu'on se moquait de lui. Il rêvait quelquefois qu'une fée le frappait de sa baguette, et qu'il devenait un autre homme. Cette transformation était la préface indispensable de tous ses romans d'amour. Dans la vie réelle, il passait auprès des femmes sans lever les yeux: il craignait que sa vue ne leur fût désagréable. Le jour où il devint le bienfaiteur inconnu d'une belle jeune fille, il sentit au fond de son cœur un contentement humble et tendre. Il se comparait au héros de la *Belle et la Bête*, qui cache son visage et ne laisse voir que son âme, ou à ce paria de la *Chaumière indienne*, qui dit:

— Vous pouvez manger de ces fruits, je n'y ai pas touché.

C'est un accident imprévu qui mit Matthieu en présence de M^{me} Bourgade. Il était chez le Petit-Gris à demander des nouvelles, lorsque Aimée entra en criant au secours. Sa mère était évanouie. Matthieu courut avec les autres. Il amena le lendemain un interne de la Pitié. M^{me} Bourgade n'était malade que d'épuisement; on la guérit. La femme du Petit-Gris fut installée chez elle en qualité d'infirmière. Elle allait chercher les médicaments et les aliments; et elle savait si bien marchander, qu'elle les avait pour rien. M^{me} Bourgade but un excellent vin de Médoc qui lui coûtait soixante centimes la bouteille: elle mangea du chocolat ferrugineux à deux francs le kilogramme. C'est Matthieu qui faisait ces miracles et qui ne s'en vantait pas. On ne voyait en lui qu'un voisin obligeant; on le croyait logé rue Saint-Victor. La malade s'accoutuma doucement à la présence de ce jeune professeur, qui montrait les attentions délicates d'une jeune fille. Sa prudence maternelle ne se mit jamais en garde contre lui; tout au plus si elle le regardait comme un homme. A la simplicité de sa mise, elle jugea qu'il était pauvre; elle s'intéressait à lui comme il s'intéressait à elle. Un certain lundi du mois de décembre, elle le vit venir en paletot noisette, sans manteau, par un froid très-vif. Elle lui dit, après de longues circonlocutions, qu'elle venait de toucher une somme de dix francs, et elle offrit de lui en prêter la moitié. Matthieu ne sut s'il devait rire ou pleurer: il avait engagé son manteau, le matin même, pour ces malheureux dix francs. Voilà où ils en étaient au bout d'un mois de connaissance. Aimée s'abandonnait moins aux douceurs de l'intimité.

Pour elle, Matthieu était un homme. En le comparant au Petit-Gris et aux habitants de la rue Traversine, elle le trouvait distingué. D'ailleurs, à l'âge de seize ans, elle n'avait guère eu le temps d'observer le genre humain. Elle ignorait non-seulement la laideur de Matthieu, mais encore sa propre beauté; il n'y avait pas de miroir dans la maison.

M^{me} Bourgade raconta à Matthieu ce qu'il savait en partie, grâce aux indiscrétions du Petit-Gris. Son mari faisait médiocrement ses affaires et gagnait à peine de quoi vivre, lorsqu'il apprit la découverte de la Californie. En homme de sens, il devina que les premiers explorateurs de cette terre fortunée poursuivraient les lingots d'or et les pépites enfouies dans le roc, sans prendre le temps d'exploiter les sables aurifères. Il se dit que la spéculation la plus sûre et la plus lucrative consisterait à laver la poussière des mines et le sable des ravins. Dans cette idée, il construisit une machine fort ingénieuse, qu'il appela de son nom, le *séparateur Bourgade*. Pour en faire l'épreuve, il mélangea 30 grammes de poudre d'or avec 100 kilogrammes de terre et de sable. Le séparateur reproduisit tout l'or, à 2 décigrammes près. Fort de cette expérience, M. Bourgade rassembla le peu qu'il possédait, laissa à sa famille de quoi vivre pendant six mois, et s'embarqua sur la *Belle-Antoinette*, de Bordeaux, à la grâce de Dieu. Deux mois plus tard, la *Belle-Antoinette* se perdit corps et biens, en sortant de la passe de Rio de Janeiro.

Matthieu s'avisait que, sans faire un voyage en Californie, on pourrait exploiter l'invention de feu Bourgade, au profit de la veuve et de sa fille. Il pria M^{me} Bourgade de lui confier les plans qu'elle avait conservés, et je fus chargé de les montrer à un élève de l'École centrale. La consultation ne fut pas longue. Le jeune ingénieur me dit, après un examen d'une seconde:

— Connu! c'est le séparateur Bourgade. Il est dans le domaine public, et les Brésiliens en fabriquent dix mille par an à Rio de Janeiro. Tu connais l'inventeur?

— Il est mort dans un naufrage.

— La machine aura surnagé; cela se voit tous les jours.

Je m'en revins piteusement à l'hôtel Cornicille pour rendre compte de mon ambassade. Je trouvai les deux frères en larmes. L'oncle Yvon était mort d'apoplexie en leur léguant tous ses biens.

II

J'ai conservé une copie du testament de l'oncle-Yvon: La voici

« Le 15 août 1849, jour de l'Assomption, j'ai, Mathieu-Jean-Léonce Yvon, sain de corps et d'esprit et muni des sacrements de l'Église, rédigé le présent testament et acte de mes dernières volontés.

» Prévoyant les accidents auxquels la vie humaine est exposée et désirant que, s'il m'arrive malheur, mes biens soient partagés sans contestation entre mes héritiers, j'ai divisé ma fortune en deux parts aussi égales que j'ai pu les faire, savoir:

» 1^o Une somme de cinquante mille francs rapportant cinq pour cent, et placée par les soins de M^e Aubryet, notaire à Paris;

» 2^o Ma maison sise à Auray, mes landes, terres arables et immeubles de toute sorte; mes bateaux, filets, engins de pêche, armes, meubles, hardes, linge et autres objets mobiliers, le tout évalué, en conscience et justice, à cinquante mille francs.

» Je donne et lègue la totalité de ces biens à mes neveux et filleuls, Matthieu et Léonce Debay, enjoignant à chacun d'eux de choisir, soit à l'amiable, soit par la voie du sort, une des deux parts ci-dessus désignées, sans recourir, sous aucun prétexte, à l'intervention des hommes de loi.

» Dans le cas où je viendrais à mourir avant ma sœur Yvonne Yvon, femme Debay, et son mari, mon excellent beau-frère, je confie à mes héritiers le soin de leur vieillesse; et je compte qu'ils

ne les laisseront manquer de rien, suivant l'exemple que je leur ai toujours donné. »

Le partage ne fut pas long à faire, et l'on n'eut pas besoin de consulter le sort. Léonce choisit l'argent et Matthieu prit le reste. Léonce disait :

— Que voulez-vous que je fasse des bateaux du pauvre oncle ? J'aurais bonne grâce à draguer des huitres ou à pêcher des sardines ! Il me faudrait vivre à Auray, et, rien que d'y penser, je bâille. Vous apprendriez bientôt que je suis mort et que la nostalgie du boulevard m'a tué. Si, par bonheur ou par malheur, j'échappais à la destruction, toute cette petite fortune périrait bientôt entre mes mains. Est-ce que je sais louer une terre, affermer une pêcherie ou régler des comptes d'association avec une demi-douzaine de marins ? Je me laisserais voler jusqu'aux cendres de mon feu. Que Matthieu m'abandonne l'argent, je le placerai sur une valeur solide qui me rapportera vingt pour un. Voilà comme j'entends les affaires.

— A ton aise, répondit Matthieu. Je crois que tu n'aurais pas été forcé de vivre à Auray. Nos parents se portent bien, Dieu merci ! et ils suffisent peut-être à la besogne. Mais, dis-moi donc quelle est la valeur miraculeuse sur laquelle tu comptes placer ton argent ?

— Ma tête. Écoute-moi posément. De tous les chemins qui mènent un jeune homme à la fortune, le plus court n'est ni le commerce, ni l'industrie, ni la médecine, ni la plaidoierie, ni même la spéculation ; c'est... devine ?

— Dame ! je ne vois plus que le vol sur les grands chemins, et il devient de jour en jour plus difficile ; car on n'arrête pas les locomotives.

— Tu oublies le mariage ! C'est le mariage qui a fait les meilleures maisons de l'Europe. Veux-tu que je te raconte l'histoire des comtes de Habsbourg ? Il y a sept cents ans, ils étaient un peu plus riches que moi, pas beaucoup. A force de se marier et d'épouser des héritières, ils ont fondé une des plus grandes monarchies du monde, l'empire d'Autriche. J'épouse une héritière.

— Laquelle ?

— Je n'en sais rien ; mais je la trouverai.

— Avec tes cinquante mille francs ?

— Halte-là ! Tu comprends que si je me mettais en quête d'une femme avec mon petit portefeuille contenant cinquante billets de banque, tous les millions me riraient au nez ; tout au plus si je trouverais la fille d'un mercier ou l'héritière présomptive d'un fonds de quincaillerie. Dans le monde où l'on tiendrait compte d'une si pauvre somme, on ne me saurait gré ni de ma tournure, ni de mon esprit, ni de mon éducation. Car enfin nous ne sommes pas ici pour faire de la modestie.

— A la bonne heure !

— Dans le monde où je veux me marier, on m'épousera pour moi, sans s'informer de ce que j'ai. Quand un habit est bien fait et bien porté, mon cher, aucune fille de condition ne s'informe de ce qu'il y a dans les poches.

Là-dessus, Léonce expliqua à son frère qu'il emploierait les écus de l'oncle Yvon à s'ouvrir les portes du grand monde. Une longue expérience, acquise dans les romans, lui avait appris qu'avec rien on ne fait rien, mais qu'avec de la toilette, un joli cheval et de belles manières, on trouve toujours à faire un mariage d'amour.

— Voici mon plan, dit-il. Je vais manger mon capital. Pendant un an, j'aurai cinquante mille francs de rente en effigie, et le diable sera bien malin si je ne me fais pas aimer d'une fille qui les possède en réalité.

— Mais, malheureux, tu te ruines !

— Non ! je place mon argent à vingt pour un.

Matthieu ne prit pas la peine de discuter contre son frère. Au demeurant, les fonds placés ne devaient être disponibles qu'au mois de juin ; il n'y avait pas péril en la demeure.

Les héritiers de l'oncle Yvon ne changèrent rien à leur genre de vie ; ils n'étaient pas plus riches qu'autrefois. Les bateaux et les filets faisaient marcher la maison d'Auray. M^e Aubryet donnait deux cents francs par mois ainsi que par le passé ; les répétitions de Sainte-Barbe et les visites à la rue Traversine allaient leur train. La vérité m'oblige à dire que Léonce était moins assidu aux cours de l'École de droit qu'aux leçons de danse et d'escrime. Le Petit-Gris, toujours ambitieux et, je le crains, un peu intrigant, obtint la nomination de sa femme, et intronisa un deuxième balai dans son appartement. Ce fut le seul événement de l'hiver.

Edmond ABOUT.

(La suite au prochain numéro.)

PARIS SOUS LOUIS XIII

Avant les transformations qui de nos jours ont si profondément modifié l'aspect de Paris, aucune n'eut plus d'importance et ne mérita plus d'attention que celle qui eut lieu sous Louis XIII. Quelle nouveauté, n'est-ce pas, de voir l'autorité, poussée par une ardeur d'amélioration dont rien ne donnait encore l'idée à ce point, former, exécuter le plan le plus étendu ! Sans doute l'exemple venait de Henri IV. Mais combien l'œuvre nouvelle dépassa les proportions des changements opérés par ce prince !

Comment n'être pas frappé de cet autre grand résultat ? C'est Paris moderne qui commence. Il ne faut pas le dire seulement de la ville matérielle, mais de la société, de la vie élégante, des cercles ou salons, du théâtre. Il faut le dire d'autres caractères moraux et sociaux qui, en bien et en mal, constituent l'originalité et comme la vie propre de la grande capitale.

I

LES EMBELLESSEMENTS

Un signe caractéristique donnera une idée de l'étendue des démolitions et des constructions accomplies sous Louis XIII. Il y eut une crise formidable de loyers. Comment en eût-il été autrement ? Il fallut pour modérer la crise que l'équilibre se fit, et tout donne lieu de croire qu'un certain renchérissement resta comme la conséquence inévitable d'ailleurs d'exigences nouvelles. Paris dut, dès lors, payer le prix de son ambition de faire figure, la première figure, dans le monde civilisé.

Essayons de dire ce que fut cette ville nouvelle sortie de terre à la voix de Marie de Médicis et de Richelieu. L'utilité, la beauté, la magnificence, trois choses distinctes, plus d'une fois séparées, s'y réunirent dans des proportions difficiles à définir. Tels bâtiments dont l'utilité était le seul objet, contribuèrent, sans y prétendre, à la variété, à l'agrément de la ville. Que n'a-t-on pas dit sur tant de créations de toutes pièces d'une ville qui cesse alors de prendre le hasard pour guide dans ses constructions ! Combien de nouveautés, devenues des vieilleries depuis longtemps, frappèrent à la fois par la régularité de l'ensemble et par le caractère imposant de certaines parties ! On se fait à peine une idée de l'effet que produisirent, en apparaissant avec une rapidité presque soudaine, le *Marais*, passant de l'état de culture à la dignité de quartier à la mode ; *Ville Saint-Louis*, offrant tout à coup aux yeux une masse de belles maisons richement habitées ; le grand et le petit *Pré-aux-Cleres*, voyant leurs prairies et leurs jardins remplacés par des habitations nombreuses, souvent de la plus noble élégance ; le quartier Montmartre, alors moins marchand et moins populaire ; et, sur tous ces points, près de la foule des maisons d'un aspect propre et d'une disposition plus commode, les plus superbes hôtels, ornement digne d'une grande capitale.

De ce même moment date la création de nos plus beaux jardins publics. C'était une conséquence de la suppression de cette masse de prés qui servaient de promenade à l'ancien Paris. Ces jardins furent annexés presque toujours à des palais. Le monde élégant s'y donna rendez-vous. Les petites gens, privés de la campagne pendant la belle saison, en retrouvèrent là comme une image.

On donne au public la jouissance du *Cours-la-Reine* sur la rive droite. Comme pour servir de pendant aux Tuileries, le palais et le jardin du Luxembourg sont créés sur un autre point, et font admirer une magnificence tout italienne, jointe à la pureté du goût. Successivement mais rapidement accrus, les jardins parurent enrichis de tous les ornements empruntés à la statuaire, s'alliant aux charmes de la nature encore toute vivante sur ces emplacements. Le palais, offrant au dehors l'harmonie et la beauté des proportions, se remplit au dedans de toutes les curiosités, de toutes les délicatesses de l'art, de toutes les richesses du mobilier.

Richelieu, qui se mêlait de tout, s'occupa de Paris. Le plus grand promoteur de la centralisation ne pouvait négliger la capitale. Ami éclairé des arts plus que des lettres, peut-être, malgré ses prétentions contraires, il n'eut garde d'oublier ce qui pouvait ajouter à l'éclat de la ville, où les arts avaient leur principal foyer. Le fondateur de l'Académie française porta aussi son attention sur le bâtiment et sur la décoration des palais. En créant le Jardin des Plantes, il donna un lieu d'études aux savants, une belle et vaste promenade à la foule. Le jardin de son propre palais devait devenir aussi un des rendez-vous favoris de la population parisienne, que devait attirer plus tard dans ses galeries l'accumulation de tout ce que le luxe des grandes villes peut entasser de trésors.

Combien d'autres traces on retrouve de l'action puissante du ministre qui vise au grand, à l'éclatant, au solide! Combien de signes de mouvement de transformation qui semble entraîner et envelopper tout! Comme on la sent dans les choses les plus diverses, cette influence de ce moment glorieux de l'esprit français que caractérisent ses trois plus-fiers génies: Descartes, Pascal, Corneille, en attendant Bossuet. La pierre alors, ainsi que les hommes, semble avoir une fière tournure. Elle est gravée et ornée. Elle impose et elle plaît. Un air de parenté unit et rapproche tout ce que ce temps produit.

Et maintenant, faut-il le dire, à titre non plus d'éloge, mais de critique? ce qui est de magnificence et d'ornement préoccupe les hommes de ce temps d'une façon sans doute trop exclusive. En effet ils semblent en oublier telles choses aussi importantes que la propreté, l'hygiène et la police. Nul n'ignore tout ce que laissait à désirer cette ville que nous venons de voir transformée avec tant d'éclat pendant la minorité et le règne de Louis XIII. Pas plus de sécurité et d'éclairage que de pavage commode, que de précautions prises contre une quantité de causes de maladie. Quant à répartir seulement d'une façon un peu meilleure les conditions élémentaires de la vie, l'air et la lumière, nul n'y songeait. La masse misérable ne comptait pas alors.

Faut-il, après tout, beaucoup s'étonner d'un tel contraste? Y a-t-il si longtemps qu'on a songé pour la première fois à placer l'utilité près de l'éclat, et à faire en sorte que cette utilité profite à tous? Au dix-huitième siècle, Voltaire, un des premiers, fera entendre ce vœu. Assainir Paris commence alors à peine à devenir un programme qui complète, aux yeux des réformateurs, celui des embellissements. Longtemps encore la seconde pensée continuera à l'emporter sur la première, et des esprits, — faut-il dire chagrins ou judicieux? — pourront se demander parfois si les villes ne ressembleraient pas un peu à ces femmes éprises de magnificence, qui font passer leur santé après leur plaisir, et leur propreté même après leur luxe.

Mais il y avait, ai-je dit, au temps qui nous occupe, un autre

Paris que celui qui se compose de rues, de places, d'édifices. C'est de ce Paris moral et social que nous voudrions dire quelques mots dans un autre article.

H. B.

LES HÉROÏNES

On sait comment M^{lle} Juliette Dodu a conquis la croix de la Légion d'honneur: c'est elle qui, pendant la guerre de l'année terrible, eut le courage et l'adresse d'intercepter les dépêches télégraphiques des Prussiens, et sauva ainsi, au péril de sa vie, un corps d'armée français. Prise par les Prussiens, elle allait être fusillée, lorsque survint la conclusion de l'armistice. Le gouvernement de la République a jugé, avec raison, que sa place était de droit dans la Légion d'honneur.

L'héroïne de Pithiviers est la treizième femme à laquelle pareille distinction ait été accordée. Voici la liste des titulaires actuelles:

- 1^o M^{me} Régis, de Clamecy, résistance à l'émeute (1849);
- 2^o M^{me} Abicot, femme du maire de la commune d'Oison (Cher), défense de la mairie contre des hommes armés (1852);
- 3^o M^{lle} Dusoulliet (Sœur Sainte-Hélène), supérieure de l'hospice de Jouarre (Seine-et-Marne) (1852);
- 4^o M^{lle} Chagny (Sœur Barbe), supérieure de l'hôpital de la Grave, à Toulouse (1852);
- 5^o M^{me} Massin (Sœur Jeanne-Claire), supérieure des Filles de la Charité, à Compiègne (1852);
- 6^o M^{lle} Rendu (Sœur Rosalie, supérieure des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul) (1852);
- 7^o M^{lle} Berthe Rocher, fondatrice d'un hôpital au Havre;
- 8^o M^{me} Dubar (Sœur Victoire), supérieure des Sœurs de l'Espérance, à Nancy;
- 9^o M^{lle} Marie-Rosa-Bonheur, de Bordeaux, artiste peintre (1865);
- 10^o Lady Pigott, décorée par M. Thiers pour son dévouement aux blessés (1872);
- 11^o Sœur Perrin, dévouement pendant les inondations de Toulouse (1875);
- 12^o M^{me} Lefèvre (Sœur Onésime), supérieure des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, à la Martinique (1875);
- 13^o M^{lle} Juliette Dodu (1878).

LA MODE EN RELIEF

Sous ce titre: *La Mode en relief*, nous avons créé une publication qui réalise le difficile problème de présenter une toilette *sous toutes ses faces à la fois*. C'est une figurine colorée qui se tient debout, porte avec soi sa description, et dont les contours soigneusement découpés offrent l'aspect réel de la personne habillée. Rien de plus utile et de plus pratique.

Nous ferons paraître chaque mois une de ces figurines dessinées par Emile Prével, un des maîtres de la mode.

Le prix de chaque figurine est, dans nos bureaux, de 2 fr. 50. Pour en recevoir un exemplaire *franco*, en France et à l'étranger, il suffira d'adresser à MM. Ad. Goubaud et Fils, éditeurs de *la Mode en relief* (3, rue du Quatre-Septembre, à Paris) la somme de 2 fr. 75 en un mandat postal ou en timbres-poste. Aucune expédition ne peut être faite contre remboursement. On peut s'abonner pour autant de mois qu'on le désire, en envoyant autant de fois 2 fr. 75 que l'abonnement devra compter de mois.

AD. G. ET FILS.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.